



HAL
open science

Visions ambiguës d'un Brésil disparu, le Brésil dans la Géographie universelle de Conrad Malte-Brun

Hervé Théry

► **To cite this version:**

Hervé Théry. Visions ambiguës d'un Brésil disparu, le Brésil dans la Géographie universelle de Conrad Malte-Brun. *Annales de géographie*, 2012, 683, pp.66-85. halshs-00721853

HAL Id: halshs-00721853

<https://shs.hal.science/halshs-00721853v1>

Submitted on 30 Jul 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Visions ambiguës d'un pays disparu, le Brésil dans la *Géographie Universelle* de Conrad Malte-Brun

Hervé Théry
Directeur de recherche au CNRS-Credal
Professeur invité à l'Université de São Paulo – USP
hthery@aol.com

Version d'auteur de l'article paru dans les *Annales de Géographie* n° 683, pp 66-85:
cartes en couleur et fac-similes de l'original plus nombreux

Résumé : Le chapitre consacré au Brésil dans la *Géographie Universelle* de Conrad Malte-Brun (1835) est une source précieuse sur un Brésil depuis longtemps disparu, encore largement inexploré, rural et esclavagiste. Bien que structuré en « tiroirs » traditionnels, le texte contient des notations originales, parfois franchement subjectives. De ce parcours thématique et régional d'un bout à l'autre du Brésil ressort l'impression d'une mosaïque brésilienne en trompe-l'œil, où les Indiens sont à la fois craints et méprisés, alors qu'une autre composante majeure de la population – les Noirs importés d'Afrique comme esclaves – est à peu près complètement absente.

Abstract : The chapter on Brazil in Conrad Malte-Brun's *Géographie Universelle* (1835) is a valuable source on a country yet largely unexplored, rural and where slavery was still present. Although structured in traditional "drawers", the text contains original notations, sometimes frankly subjective. This regional and thematic travel through Brazil gives the impression of a sham Brazilian mosaic, where the Indians are both feared and despised, while another major component of the population - blacks slaves imported from Africa - is almost completely absent.

Mots-clés : Brésil, *Géographie Universelle*, Malte-Brun, Indiens, esclaves.

Keywords : Brazil, *Géographie Universelle*, Malte-Brun, Indians, slaves.

Le chapitre consacré au Brésil dans la *Géographie Universelle* de Conrad Malte-Brun, publiée entre 1810 et 1847¹, est une source précieuse qui nous aide à reconstituer le souvenir d'un Brésil depuis longtemps disparu, gouverné par un Empereur, encore largement inexploré, rural et esclavagiste, et où les Indiens faisaient encore peur. Mais c'est aussi un témoignage sur ce qu'un Européen cultivé choisissait de retenir des informations alors disponibles sur ce pays, le regard qu'il portait sur ce monde lointain et exotique. L'image qui ressort de cette lecture est ambiguë, ses jugements de valeur peuvent nous surprendre, mais ce texte est remarquable de mesure et de clairvoyance, étant donné l'état plus qu'embryonnaire de l'information disponible, et à ce titre il mérite d'être relu aujourd'hui.

Bien que Conrad Malte Brun ait conçu et rédigé la plus grande partie des volumes de cette *Géographie Universelle*, il n'est pas l'auteur de ce chapitre, qui fait partie du tome 6 (et dernier) paru en 1845-1847, bien après sa mort, en 1826. La couverture de la 5^e édition, que nous avons utilisée², mentionne comme « collaborateur » Jean-Jacques-Nicolas Huot, qui en est l'éditeur scientifique et très probablement l'auteur principal. Le rédacteur de ce texte s'appuie sur des récits de voyageurs, cités en notes infrapaginales, (Auguste de Saint Hilaire, La Condamine, Langstadt, etc., et principalement Mawe, *Travels in Brazil*, 1812, cité comme « *Travels*

¹ Les suivantes ayant été publiées entre 1876 et 1894 (Élisée Reclus), entre 1927 et 1948 (sous la direction de Paul Vidal de la Blache, puis – après la mort de celui-ci – par Lucien Gallois) et entre 1990 et 1996 (sous la direction de Roger Brunet). Voir à ce sujet Robert Ferras, 1989.

² C'est celle qui est disponible sur le site *Gallica* de la BNF, cf. bibliographie ci-dessous. Son texte est postérieur à 1835, puisqu'il cite un événement du 14 avril de cette année.

in Bresils ») mais un des intérêts majeurs de ce texte est qu'il en fait une synthèse et une interprétation toute personnelle.

Peut-on pour autant parler d'une géographie infidèle et subjective? Certains passages le laisseraient penser, comme le tout début du chapitre, qui prend à contrepied un lecteur qui s'attendrait une traditionnelle géographie descriptive : ses premiers mots sont « L'Empire portugais en Amérique doit, en quelque sorte, son existence à une erreur de géographie ». Et l'auteur se permet tout au long du texte une subjectivité qui étonne le lecteur d'aujourd'hui, distribuant éloges et critiques aux villes, aux régions et à leurs habitants.

La plus grande partie du texte est toutefois assez classique, passant en revue les « tiroirs » attendus, du relief aux villes en passant par les différents compartiments des milieux naturel et des ressources économiques. La présentation qui est faite des régions qui forment le pays, parcourues l'une après l'autre au long d'un itinéraire raisonné, en donne des visions très ambivalentes, avec d'évidentes disparités dans l'information disponible, le degré de mise en valeur et l'empathie des voyageurs et de l'auteur.

De ce parcours thématique et régional ressort l'impression d'une mosaïque brésilienne en trompe-l'œil, où les Indiens sont à la fois craints et méprisés, alors qu'une autre composante majeure de la population – les Noirs importés d'Afrique comme esclaves – est à peu près complètement absente. Une omission surprenante puisque la question de l'esclavage étant déjà à l'époque de la rédaction un point sensible de la société brésilienne et d'autant plus étrange que le rédacteur ne se prive pas de finir sur quelques notations politiques qui révèlent clairement où vont ses sympathies, les espoirs politiques qu'il projette sur ce monde lointain.

Une géographie infidèle et subjective?

Un début en fanfare

Le texte commence en fanfare en affirmant que les Portugais doivent leur possession du futur Brésil à des « erreurs » de cartographie : « L'empire portugais en Amérique doit [...] son existence à une erreur de géographie », celle du cosmographe don Pedro Nuñez et de l'hydrographe Texeira qui « portèrent, dans leurs cartes, le Brésil trop à l'est, l'un de 22 degrés, l'autre de 12 à 13. Moyennant cette erreur énorme, et peut-être un peu volontaire, les Portugais faisaient entrer dans leur hémisphère une partie quelconque du Brésil ».

Cette mention de « leur hémisphère » se réfère au traité de Tordesillas, de 1494, qui partagea le Nouveau Monde, récemment découvert par Christophe Colomb, entre Espagnols et Portugais. Le texte en retrace la genèse et montre comment il donna enfin officiellement une partie du futur Brésil aux Portugais: ceux-ci, « mécontents de la décision pontificale » donnée dans la bulle *Inter Cætera* de 1493 qui donnait pour limite aux empires espagnols et portugais une ligne de démarcation tracée à cent lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert (ce qui ne leur permettait pas de prendre pied sur le continent) « profitèrent d'un moment favorable pour arracher à l'Espagne des concessions plus étendues », le report de la ligne de démarcation à 370 lieues à l'ouest de l'île la plus occidentale du Cap-Vert, « mais [...] sans fixer la valeur de la lieue ».

Cette mention est importante car il fallut en effet, pour réellement prendre possession du Brésil, que les Portugais tirent tout le profit possible d'un certain flou sur les mesures utilisées, car leurs diplomates n'avaient obtenu de prendre pour référence qu'une ligne « qui ne peut atteindre la vraie position du Brésil, quelque échelle qu'on adopte pour l'évaluation des lieues, soit qu'on veuille y voir des lieues castillanes de 26 au degré, soit qu'on en fasse des lieues marines de 20, ou même des lieues portugaises de 17 au degré ». La conclusion de ce développement est légèrement ironique: « les diplomates ont été de tout temps fort habiles à tout embrouiller en géographie ». Et il

fallut le dynamisme des pionniers et des éleveurs pour pousser la frontière bien au-delà de cette ligne pour donner au Brésil l'étendue que les voyageurs cités ont pu observer.

Toponymes et unités de mesures

Il serait injuste de lire ce texte, vieux de plus de 160 ans, en y cherchant des erreurs factuelles. On en trouve évidemment, le contraire serait étonnant quand l'auteur transcrit – ce qui comporte évidemment des risques d'erreurs – ce que des voyageurs, pour la plupart étrangers, ont recueilli de la bouche de paysans et indigènes vivant dans un tout autre univers culturel que le leur. Ces petites méprises ne compromettent pas la lecture (à part un étrange « Reconcevoir » pour la région du Recôncavo), moins en tout cas que les changements de graphies et les changements de noms postérieurs à la rédaction. Il n'est pas trop difficile de reconnaître Corritiva, qui est devenue Curitiba, ou Cuyaba pour Cuiabá, mais il faut savoir, pour comprendre ce dont parle l'auteur, que *Villa do Principe* est l'actuelle Diamantina ou que *Cidade-de-Nossa Senhora-do-Desterro* s'appelle aujourd'hui Florianópolis, en hommage au Maréchal Floriano, le deuxième Président de la jeune République brésilienne (entre 1891 et 1894)

Une autre – petite – difficulté de lecture vient de ce que les unités de mesure sont diverses, et jamais métriques. Celles-ci, créées sous la Révolution, avaient été abolies par la Restauration, rétablies après la Révolution de 1830 et leur usage n'est devenu obligatoire qu'en 1837. On trouve donc au fil du texte des températures en degrés Fahrenheit et Réaumur, des poids en arobes « chacune de 32 livres pesant ». Les longueurs et distances sont exprimées en pouces, en lignes (et leurs centièmes), en palmes, et même en journées de poste. On notera que dans le premier paragraphe, déjà cité, l'auteur distingue les lieues castillanes, marines et portugaises (respectivement 26, 20 et 17 par degré), pour appuyer son raisonnement historique, mais que par la suite il ne précise pas toujours desquelles il s'agit dans son propre texte.

Incertitudes et trouvailles topographiques

Une des preuves les plus évidentes que la connaissance du pays était encore balbutiante est l'incertitude sur la topographie la plus élémentaire, à commencer par les altitudes: « Le principal noyau des montagnes paraît devoir se trouver au nord de Rio-Janeiro, vers les sources de la rivière de San-Francisco », une des Provinces est parcourue par des « montagnes âpres, courant au nord et au sud, qui passent pour les plus hautes du Brésil ». À propos d'altitudes on notera que le texte commet déjà l'erreur qui coûtera à la France, en 1900, la perte d'un vaste territoire revendiqué à la fois par elle (au titre de la Guyane française) et par le Brésil. Paul Vidal de la Blache, chargé de plaider la cause française, avait fondé son argumentation sur une frontière naturelle appuyée sur « la chaîne de montagnes appelée Tumucumaque », comme dit déjà le texte. La faiblesse du raisonnement était que cette « chaîne », qui figure sur toutes les cartes d'alors comme une véritable cordillère, ne culmine en fait qu'à la modeste altitude de 830 mètres.

L'ignorance n'est toutefois pas totale, et le texte réserve quelques surprises, comme le fait qu'un plateau lointain du Mato Grosso soit mieux décrit que les montagnes côtières. Il s'agit du « plateau des Parexis » (l'actuelle Chapada dos Parecis), à l'extrême Ouest du pays, à la frontière bolivienne, qui « projette à l'ouest les collines escarpées du même nom, qui, après avoir couru 200 lieues vers le nord-nord-ouest, se terminent à 15 ou 20 lieues de la rivière du Guaporé ».

Dans la même région, le rythme des crues du Pantanal est déjà bien décrit, même s'il est encore connu sous le nom de « lac de Xarayes », aux connotations mythiques (Costa, 2007). Le texte note déjà que « tout le pays est régulièrement inondé tous les ans, de manière que dans un espace de 100 lieues en long sur 40 de large, les flots débordés du fleuve ne présentent plus qu'un immense lac [...] Pendant cette inondation, les montagnes et les terrains élevés paraissent à l'œil ravi comme autant d'îles enchantées que divise un labyrinthe de canaux, de baies, d'anses et de bassins ».

Comme on le voit, la précision de la description n'interdit pas un certain lyrisme, et l'expression littéraire peut même être heureuse. Ainsi, pour caractériser la topographie que nous qualifions aujourd'hui de relief « en demi-oranges », l'auteur a une trouvaille: « une longue suite de collines de sable et de terre légère, qui se présentent dans le lointain comme une grosse houle de la mer agitée ». En cela il préfigure le *mar de morros* (« mer de mornes »), l'expression que le géographe brésilien Aziz Nab' Saber a inventée pour caractériser la même région.

Subjectivité

Une autre surprise du lecteur d'aujourd'hui est que la subjectivité de l'auteur s'y exprime nettement, contrairement à la neutralité que les auteurs contemporains s'efforcent de maintenir, au nom de la recherche de l'objectivité. Mais qui sait si dans un siècle et demi quitus leur sera donné sur ce point...

En 1845 on n'avait pas ces pudeurs, et l'on compte huit fois l'adjectif « pittoresque » dans le texte, ainsi que bien d'autres notations subjectives, positives ou négatives: la province de Goyaz (aujourd'hui Goiás), par exemple, est « un beau pays, arrosé par un grand nombre de rivières poissonneuses, qui traversent des forêts remplies de superbes oiseaux ». La province de *Saint-Esprit* (Espírito-Santo), en revanche, ne plaît pas à l'auteur: « Nous la traverserons sans rien y remarquer d'intéressant ». *Villa-Velha*, son ancienne capitale, est « petite, laide et ouverte ». Nous apprenons que les fruits des arbres locaux « quoique mangés par les habitants de Rio-Janeiro, ont un goût désagréable, un peu amer et résineux », que le *pau brasil* (ou « bois de Pernambouc ») a « une vilaine apparence », ou encore que « L'Européen est dégoûté à la vue des chauves-souris qui sont très grandes et très nombreuses ».

La présentation des villes est nettement marquée par cette même subjectivité. À Rio l'aqueduc est « le plus magnifique du Nouveau-Monde », à Campos « les maisons sont propres et jolies », « San Francisco est dans une position charmante ». Ouro Preto, dont on note que la population est tombée au « tiers de ce qu'elle possédait à l'époque où ses mines d'or étaient dans toute leur richesse », « a des rues irrégulières, escarpées et mal pavées, mais variées par de charmants jardins en terrasses, et remplies de jolies fontaines. [...] Tout ce district est un pays délicieux, coupé de vallées pittoresques tapissées de magnifiques prairies, et bordé de forêts vierges du côté de l'Océan ». Plus au nord, « sous le rapport de la beauté des édifices publics, Bahia peut passer pour la principale ville du Brésil », alors que Olinda est « assez mal bâtie, mais [ses] rues sont entrecoupées de jardins délicieux ».

Cette subjectivité est nettement marquée par des notations qui font la part belle aux groupes sociaux aisés, ceux que des voyageurs européens fréquentaient lors de leurs séjours au Brésil. On note ainsi que dans le Minas Gerais « les employés du gouvernement, richement salariés, forment la plus brillante société du Brésil. ». À Salvador « La cité haute est la demeure des gens aisés; le ton de la société y passe pour meilleur et plus gai qu'à Rio-Janeiro ». Dans le même ordre d'idées, le texte note l'effet civilisateur du repli de la Cour à Rio de Janeiro lors des guerres napoléoniennes, qui y apporta, outre la Cour et ses fournisseurs, des institutions comme la bibliothèque, le jardin botanique, etc.: « La douceur des mœurs, la galanterie des femmes, la magnificence des processions, tout fait de Rio-Janeiro une ville de l'Europe méridionale ».

Au-delà de l'inventaire des populations de ces anciennes Provinces, l'auteur ne se prive pas de donner aux lecteurs son opinion sur ce qu'il pense – d'après ce que racontent les voyageurs – de leurs habitants. Le résultat est parfois surprenant quand il esquisse des rapprochements avec ceux de provinces françaises ou étrangères: « L'habitant des campagnes de Rio-Grande rappelle nos bons fermiers de la Beauce; mais il se rapproche encore plus du Bédouin et du Tatar. Bien fait et robuste, il n'est heureux qu'à cheval, lorsqu'il lance les boules ou le lacet contre une génisse sauvage ».

Il semble pourtant peu probable que les Beaucerons aient eu pour habitude, au début du XIX^e siècle, de chasser la génisse sauvage à cheval...

Le Minas Gerais ne trouve pas grâce aux yeux de l'auteur, en raison de l'incapacité de ses habitants à mettre en valeur les ressources de leur région, en dehors de l'or et des diamants: « La culture et l'industrie y sont en arrière. À une lieue de l'endroit où se trouve la plus fine terre à porcelaine, il n'y a qu'une mauvaise fabrique de poterie. Tous les fruits et les grains d'Europe, le chanvre et le lin y réussissent certainement, mais on en néglige la culture; le raisin y donne de très bon vin, mais on aime mieux boire de l'eau auprès des plus riches mines d'or et de diamants que de cultiver la vigne avec le soin convenable. Les bêtes à cornes, obligées de chercher elles-mêmes leur nourriture dans les champs, y périssent souvent de faim ou de chaleur; à peine sait-on traire les vaches. Quelques écorces d'arbres servent à teindre en jaune, rouge, noir, ou à tanner et à préparer des cuirs et des peaux; mais les habitants n'aiment pas à s'en occuper ». La Province de São Paulo est mieux traitée, bien que ce soit « un pays dans lequel il n'est pas agréable de voyager », sans doute parce qu'elle est au contraire très active: « l'agriculture atteste que la civilisation y a fait de grands progrès ». « Les jardins de Saint-Paul sont arrangés avec beaucoup de goût, et souvent avec une élégance toute particulière. Il y a beaucoup de luxe [...] à Saint-Paul; la civilisation y est plus avancée, plus répandue et plus générale que dans les autres villes ».

Ne jugeons toutefois pas trop vite, ce serait commettre un anachronisme puisque cette subjectivité assumée est un trait commun à toutes les géographies de l'époque et l'on retrouve les mêmes expressions chez Jules Verne.

Figure 1 Le plan du chapitre

LIVRE CENT QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — Description du Brésil ou de l'Amérique portugaise.	316
Découverte du Brésil. — Envahissements des Portugais.	316
Description physique du Brésil.	317
Climat. — Substances minérales.	319
Végétation.	323
Animaux.	324
Divisions administratives. — Rio-Janeiro.	325
Autres villes et provinces.	326
Guyane brésilienne. — Province de Mato-Grosso.	333
Indigènes du Brésil.	336
Langue.	338
Gouvernement du Brésil. — Tableaux statistiques du Brésil.	339

Un inventaire et ses « tiroirs »

Le corps principal du texte est une « description » (comme l'indique clairement son titre, « description ») qui ouvre, un par un, les classique « tiroirs » successifs: relief, climat, minerais, flore, faune, administration (figure n° 1), puis parcourt le pays, Province par Province, suivant un cheminement qui commence par la capitale, Rio de Janeiro, continue vers le Sud, puis remonte vers le nord au long de la côte, avec un détour vers l'intérieur par le Minas Gerais et le Goiás (alors écrit Goyaz) et aboutit dans le Mato Grosso (figure n° 2). Il se conclut par des considérations sur les « indigènes du Brésil » et leurs langues puis sur la situation politique du pays et des tableaux statistiques, dont le principal recense la population des Provinces en 1830.

Climat et végétation

La diversité des climats est connue, mais leur analyse est fondée sur des observations ponctuelles et courtes, quelques mois au mieux. Cette analyse est objective, la « théorie des climats » n'est citée que pour être réfutée. « Le fameux système sur l'influence des climats se trouve fortement compromis par les faits que l'Amérique méridionale offre à notre attention: un peuple doux et faible habitait parmi les froides montagnes du Pérou [alors qu'] un peuple féroce et intraitable errait sous le soleil brûlant du Brésil ».

On n'évite toutefois pas un certain préjugé en faveur des régions tempérées: « Sous un ciel tempéré, le sol est si productif, qu'on pourrait appeler le Rio-Grande le grenier du Brésil ». Le préjugé semble même distordre un peu la réalité, « la température des environs de Saint-Paul permet aux fruits de l'Europe d'y venir; les cerises surtout y abondent. Ce point paraît offrir le meilleur climat de tout le pays ». Cela surprend un observateur du XXI^e siècle, car la ville de São Paulo est située sur le Tropique, et aujourd'hui le Brésil ne produit plus de cerises (il les importe du Chili). Il en va de même pour un autre fruit, le texte indique que les « pamplemousses [...] » sont communs sur la côte », ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, au point que le fruit n'est plus commercialisé au Brésil, où son goût amer n'est pas apprécié (il n'y a même plus de nom). De même on est étonné de lire que « le cacaoyer forme des forêts immenses dans la province de Para, le long du Madeira, du Xingu et du Tocantins ». Ces forêts ont-elles disparu, ou était-ce l'un des mythes qu'une connaissance plus complète de la région a dissipés?

Figure 1 Le parcours de la description régionale



Le climat tropical apparaît donc à la fois comme un atout, qui permet la production de denrées inconnues sous les latitudes tempérées, mais aussi comme un obstacle à celles des plantes et animaux familiers aux colons européens. Le texte note ainsi que « les bœufs et les chevaux ne prospèrent pas dans la plus grande partie du Brésil, ils restent généralement faibles ». Ici aussi la notation surprend quand on sait que le Brésil dispose aujourd'hui d'un des tout premiers cheptels bovins au monde (les bovins y sont plus nombreux que les humains). L'explication est que les éleveurs brésiliens sont allés chercher en Inde, au début du XX^e siècle, des reproducteurs zébus pour développer des lignées mieux adaptées au climat tropical.

La vision ambivalente observée pour le climat se retrouve pour les forêts, qui déroutent par leur aspect bien différent des forêts européennes: « Les forêts du Brésil sont embarrassées par des broussailles et des arbrisseaux [...]: elles sont en quelque sorte étouffées par des arbustes sarmenteux, et des lianes qui montent jusqu'au sommet des arbres les plus élevés ». Mais en même temps on note que « C'est dans cette contrée que l'on trouve ces forêts vierges et presque impénétrables qui prospèrent sous l'influence d'une chaleur intense, de pluies journalières et de grandes inondations ». Et l'on reconnaît la valeur des bois qui en sont extraits: « Les bois de mâture et de menuiserie sont déjà en quantité exportés pour l'Europe. La marine royale de Portugal est construite en bois brésilien [...] on en vend même aux Anglais, qui en font grand cas. Les constructions navales coûtent ici moitié moins qu'en Angleterre ».

La richesse que l'on peut espérer tirer des espèces tropicales est une préoccupation bien présente, notamment à propos du jardin botanique de Rio de Janeiro qui « entretenu avec le plus grand soin, est un des plus importants que l'on puisse citer; on y a naturalisé un grand nombre de plantes exotiques dont la culture, répandue dans le Brésil, deviendra un jour une source de richesse pour le pays ». Ces espoirs étaient justifiés puisque ce sont des espèces importées au Brésil (même si toutes ne sont pas passées par ce jardin) qui en ont fait une puissance agricole, voire la « ferme du monde »: canne à sucre, café, oranges, soja etc.

Une géologie pratique

La connaissance de la stratigraphie est balbutiante, la connaissance des roches encore très limitée, on en est encore à inventorier les plus utiles, à signaler tel « granit blanchâtre propre à faire des meules de moulin » ou une *Serra das Pedras de Amolar* (« chaîne des pierres à aiguiser »). Dans cette perspective très pragmatique, la première ressource mentionnée est le diamant: « Le tableau des productions du Brésil commence nécessairement par le diamant », bien que quelques réserves soient faites, « on a prétendu que les diamants du Brésil avaient moins de dureté que ceux des Indes orientales », et « c'est [...] l'opinion générale des lapidaires que les diamants du Brésil ont l'eau moins belle ».

C'est qu'il a fallu du temps pour admettre que l'Inde n'avait plus le monopole des diamants, et les débuts ont été difficiles: « le territoire des diamants [...] fut premièrement exploré par quelques mineurs entreprenants de Villa do Principe, qui, uniquement occupés de l'or, dédaignèrent longtemps les diamants comme des cristaux sans valeur. Enfin on en présenta un choix au gouverneur de Villa-do-Principe, qui, ne les connaissant pas davantage, s'en servit comme jetons au jeu. Apportés par hasard à Lisbonne, on en remit à l'ambassadeur de Hollande afin qu'il les fit examiner dans son pays, qui était alors le principal marché de pierres précieuses. Les lapidaires d'Amsterdam les reconnurent pour de beaux diamants ».

Bien doté en diamants et en or, son autre grande richesse, le Brésil a cependant des lacunes, notamment le sel, indispensable pour conserver la viande et la transporter, sous forme de *charque* (viande séchée) et alimenter les mines et les villes du littoral. Pour les lecteurs français du XIX^e siècle, qui ont le même souci de saler les viandes pour l'hiver, cette préoccupation est compréhensible, comme le sont les conflits nés de

la lutte pour le contrôle des ressources en sel: « ce royaume de l'or et des diamants manque de sel, et la cherté de cette substance nécessaire empêche les habitants de saler les viandes [...]. Le sel nécessaire à la salaison coûterait trois fois autant que la viande », ou encore « Un lac situé sur le Xacurutina [...] produit une grande quantité de sel [qui] est un sujet continuel de guerre ».

De la même façon, les souvenirs encore bien présents du poids de la gabelle et du monopole royal du sel aident à comprendre un douloureux paradoxe, « ce n'est pas que la nature ne produise au Brésil beaucoup de sel marin [...] il y en a tant qu'on pourrait en charger des vaisseaux, mais le commerce du sel est défendu aux particuliers, et affermé pour 48 millions de *reys* ». La même vision très pragmatique se retrouve quand on passe à l'un des plus graves obstacles à l'occupation et au développement du pays, son insalubrité.

Miasmes

Cette question préoccupe grandement l'auteur, et l'on peut le comprendre quand on sait que, passé l'enchantement devant l'exubérance de la nature tropicale, les Européens ont rapidement perçu qu'ils risquaient d'être victimes de maladies inconnues et souvent mortelles. Malaria, fièvre jaune, dengue, maladie de Chagas, et d'autres encore, décimaient ceux qui tentaient de s'établir dans les régions chaudes. Et il fallut attendre jusqu'à la fin du XIXe siècle pour que des médecins, dont Oswaldo Cruz est le plus connu, prouvent que les vecteurs de ces maladies étaient des insectes (principalement des moustiques) et non pas les « miasmes » que l'on accusait jusque là, dont on pensait qu'ils émanaient des régions marécageuses.

Le texte comprend de nombreuses mentions de ces dangers, et des causes qu'on leur attribuait à l'époque: « c'est à cette époque sans doute que les vents d'ouest deviennent malsains au Brésil », « Pison dit que le vent d'ouest est malsain dans les parties intérieures du Brésil, parce qu'il passe par-dessus de vastes forêts marécageuses », « Les environs [de Santos], souvent submergés par de fortes pluies, [sont] par conséquent malsains », Belém « est située dans un terrain bas et malsain ».

Pour y remédier, les seules solutions étaient d'établir les villes sur des sites où les miasmes étaient moindres, soit grâce aux brises marines (« San-Luis de Maranhão [...] n'est pas malsaine, malgré sa position voisine de l'équateur: l'ombre des forêts et les brises de mer modèrent la chaleur »), soit parce que le vent apporte des odeurs correctives. Le texte, s'appuie pour cela sur l'autorité de Doria, « académicien de Lisbonne »: « cet air malsain n'est qu'à peine corrigé par la quantité de plantes aromatiques dont l'odeur suave se fait sentir à 3 ou 4 lieues en mer lorsque le vent y porte ». On notera que cette idée, qui peut nous faire sourire, était alors largement admise, elle fut encore mise en avant lors de l'épidémie de choléra qui ravagea la France à la même époque, en 1832 (et qui est le contexte du roman de Giono *Le hussard sur le toit*).

Autre solution, supprimer les forêts, qui maintiennent une humidité jugée nocive, ce qui amène l'auteur à une conclusion qui paraît aujourd'hui étrange, « il faut donc admettre que les défrichements de l'intérieur ont amélioré le climat ». On sent toutefois que l'observation attentive des circonstances de certaines épidémies amène déjà à soupçonner d'autres causes, et des solutions plus adaptées: « La position basse de la ville et la malpropreté des rues, où souvent on laissait s'arrêter les eaux stagnantes, y rendaient le séjour malsain dans quelques saisons, et les vaisseaux négriers y introduisaient souvent des maladies contagieuses; une meilleure police a remédié à tous ces inconvénients ».

Les villes

Le texte nous donne une évaluation de la population totale et de sa répartition d'autant plus précieuse que les recensements modernes n'ont commencé que bien plus

tard, le premier datant de 1872. On a donc ici, à partir des récits des voyageurs, une bonne estimation des populations des villes et des provinces.

Les problèmes sanitaires évoqués tout au long du texte sont l'une des explications d'un fait qui frappe tout connaisseur du Brésil d'aujourd'hui, dominé par ses métropoles géantes: les villes de l'époque étaient très petites. Seules l'ancienne et la nouvelle capitale, Salvador de Bahia et Rio de Janeiro, dépassaient alors 100 000 habitants (tableau n° 1 et figure n° 3). La plupart des autres en avaient moins de 20 000, y compris São Paulo, qui en a aujourd'hui plus de 18 millions.

Sur la base des informations données par le texte on peut se risquer à calculer une sorte d'indice d'urbanisation, en rapprochant les populations des villes de celles des Provinces dont elles font partie (figure n° 4). Il n'est voisin de 24% que dans celles qui renferment les deux capitales citées, est proche de 20% autour des villes plus consolidées (Recife, Belém, Cuiabá), et est partout ailleurs inférieur à 10%.

Tableau 1 Les populations des villes

Ville citée dans le texte	Population mentionnée dans le texte
Rio de Janeiro	140 000
San Salvador / Bahia	120 000
Cidade do Recife / Pernambuco	60 000
Cuyaba	30 000
Cidade de San Luis ou Maranhao	25 000
Belem	20 000
Alagoas /Maceió	18 000
Sao Paulo	18 000
Caxoeira	16 000
Porto Alegre	15 000
Ouro Preto / anc. Villa Rica	9 000 / 10 000
Aracaty / Aracati	9 000
Cidade de Sao Christovao/Sergipe	9 000
Goyaz anc. Villa Real	8 000
Santos	7 000

Figure 3 Population des villes et des Provinces

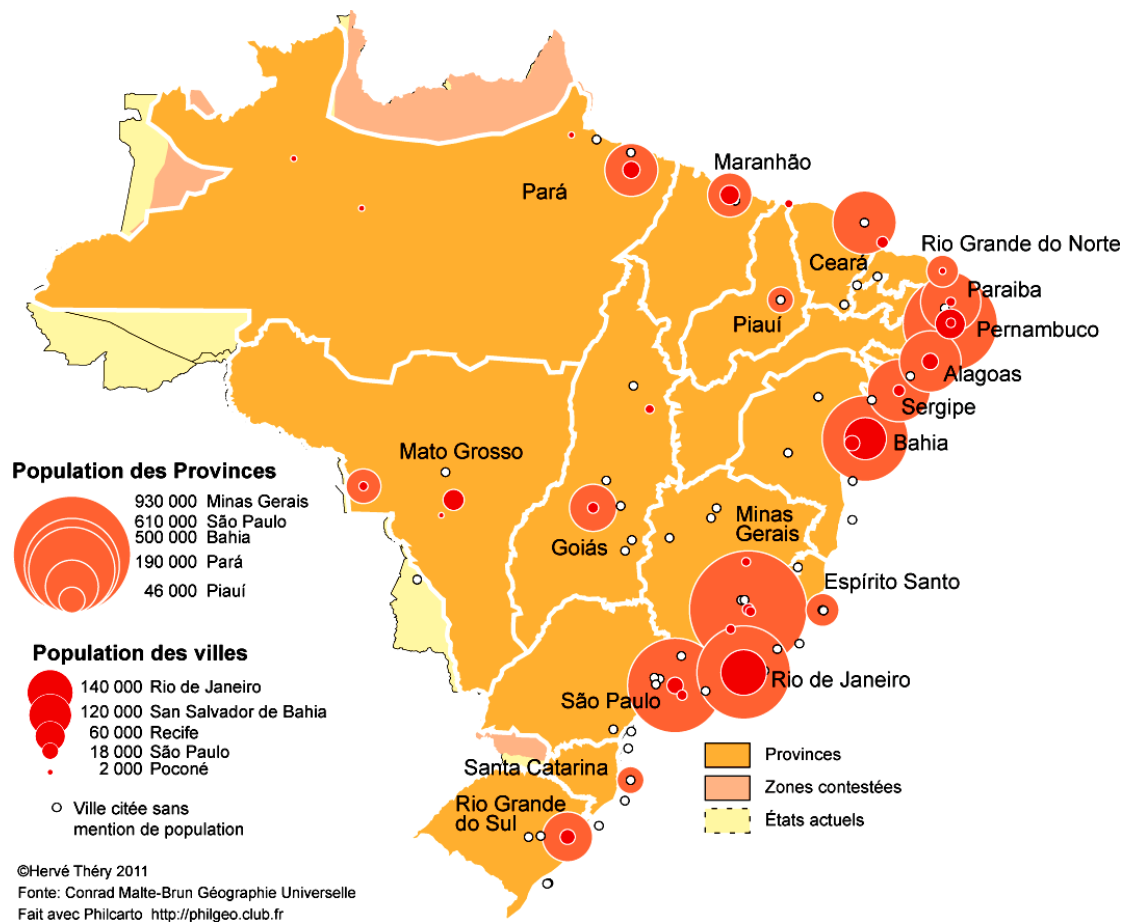


Figure 4 Taux d'urbanisation estimé

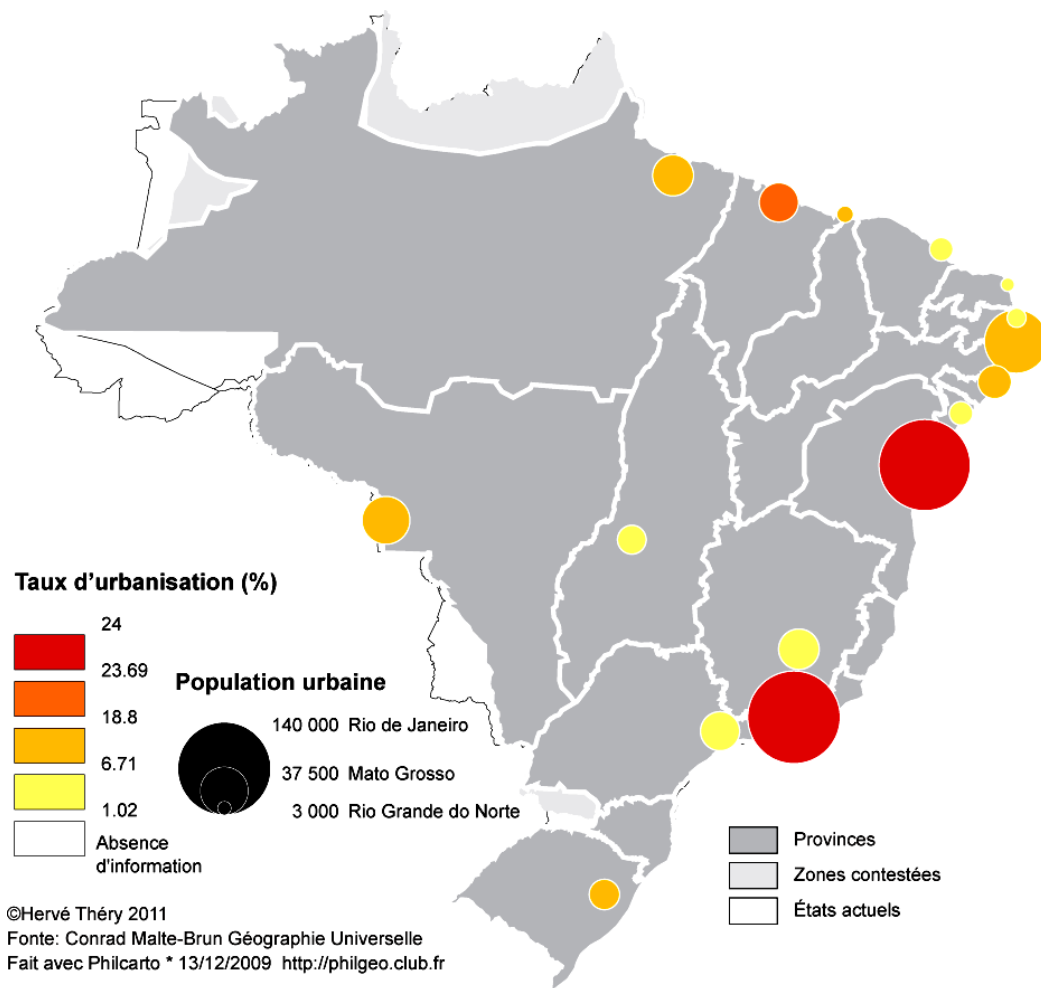


Tableau 2 Population des Provinces et des villes principales

TABLEAUX STATISTIQUES DU BRÉSIL.

SUPERFICIE en lieues, 401,600.	POPULATION absolue en 1880, 5,340,000.	POPULATION par lieue carrée, 13.
PROVINCES et COMARCAS.	POPULATION des PROVINCES.	VILLES.
RIO-DE-JANEIRO	501,000	RIO-DE-JANEIRO, † Boa-Vista, Santa-Cruz, Marica, Macacu, San-Salvador-dos-Campos.
SAN-PAULO	610,000	San-Paulo, † Villa-da-Prinzeza, Ytu ou Hiu, Porto-Feliz, Sorocaba, Corytyba, Paranagua.
Comarca de San-Paulo. Comarca d'Ytu. Comarca de Paranagua et Corytyba.		
SANTA-CATARINA	50,000	Cidade de Nossa-Senhora do Desterro, San-Fran- cisco, Laguna, Santa-Anna.

PROVINCES et COMARCAS.	POPULATION des PROVINCES.	VILLES.
SAN-PEDRO OU RIO-GRANDE-DO-SUL . . .	170,000	<i>Portalegre</i> ou <i>Porto-Alegre</i> , Rio-Grande ou San-Pedro, Estreito.
MATO-GROSSO	82,000	<i>Mato-Grosso</i> , † ci-devant <i>Villa-Bella</i> , Cuyaba, Diamantino, San-Pedro-del-Rey, Nova-Coimbra.
GOYAZ. <i>Comarca de Goyaz.</i> <i>Comarca de San-João das duas Barros.</i>	150,000	<i>Goyaz</i> , ci-devant <i>Villa-Boa</i> , Meia-Ponte, Pilar, Ouro-fino, Santa-Cruz. <i>Natividade</i> , Aguaquente, Porto-Real.
MINAS-GERAES <i>Comarca de Ouro-Preto (or noir).</i> <i>Comarca du Rio das Mortes.</i> <i>Comarca du Rio dos Velhas.</i> <i>Comarca de Paracatu.</i> <i>Comarca du Rio-San-Francisco.</i> <i>Comarca du Seno-Frio.</i>	930,000	<i>Cidade de Ouro-Preto</i> ou <i>Villa-Rica</i> , Marianna †. <i>San-João del Rey</i> , San-José. <i>Sabara</i> ou <i>Villa-Real do Sabara</i> , Cahite ou <i>Villa-Nova da Raynha</i> . <i>Paracatu</i> ou <i>Paracatu do Principe</i> , San-Romao. <i>Rio-San-Francisco das Chagas</i> , ou Rio-Grande. <i>Villa do Principe</i> .
ESPIRITO-SANTO.	74,000	<i>Victoria</i> , <i>Villa-Velha do Espirito-Santo</i> .
BAHIA. <i>Comarca de Bahia.</i> <i>Comarca de Jacobina.</i> <i>Comarca de Ilheus.</i> <i>Comarca de Porto-Seguro.</i>	560,000	<i>San-Salvador</i> ou <i>Bahia</i> ††, <i>Caxoeira</i> , Itapicuru. <i>Jacobina</i> , <i>Villa de Contas</i> . <i>San-Jorge</i> ou <i>Ilheus</i> , <i>Olivença</i> . <i>Porto Seguro</i> , <i>Belmonte</i> .
SERGIPE.	267,000	<i>Cidade de San-Christovão</i> ou <i>Sergipe</i> .
ALAGOAS.	257,000	<i>Alagoas</i> ou <i>Cidade das Alagoas</i> , <i>Penédo</i> .
PERNAMBUCO. <i>Comarca do Recife.</i> <i>Comarca de Olinda.</i> <i>Comarca de Sertao (du Désert).</i>	602,000	<i>Cidade do Recife</i> ou <i>Pernambuco</i> . <i>Olinda</i> †, <i>Goyanna</i> , <i>Pasmado</i> . <i>Symbres</i> , ci-devant <i>Oraxaba</i> .
PARAHYBA.	246,000	<i>Parahyba</i> , <i>Pombal</i> .
RIO-GRANDE.	69,000	<i>Natal</i> , <i>Portalégre</i> .
CEARA. <i>Comarca do Ceara.</i> <i>Comarca de Crato.</i>	273,000	<i>Cidade da Fortaleza</i> ou <i>Ceara</i> , <i>Aracaty</i> . <i>Crato</i> , <i>Icco</i> ou <i>Yco</i> .
PIAUI.	46,000	<i>Oeyras</i> , <i>Parnahyba</i> ou <i>Fraunhyba</i> .
MARANHAO.	183,000	<i>Cidade de San-Luiz</i> ou <i>Maranhão</i> †, <i>Hycatu</i> .
PARA OU GRAND-PARA. <i>Comarca do Para.</i> <i>Comarca de Macajo.</i> <i>Comarca du Rio-Negro.</i>	190,000	<i>Belem</i> ou <i>Para</i> †, <i>Macapa</i> . <i>Villa de Monforte</i> ou <i>Villa-Joannes</i> , <i>Chaves</i> . <i>Barra du Rio-Negro</i> , <i>Barcellos</i> .

Population par races.

Portugais	1,347,000
Noirs	2,017,000
Métis	1,748,000
Indiens	228,000

Total. 5,340,000

ARMÉE DE TERRE.
25,000 hommes.

MARINE.

3 vaisseaux de ligne,	8 frégates,
4 corvettes,	10 bricks,
11 bâtiments inférieurs,	9 chaloupes canonnières.

FINANCES.

Revenus en francs.	Dettes publiques en francs.
80,000,000.	240,000,000.

Une mosaïque brésilienne en trompe-l'œil

Au total, à partir de l'information disponible et en faisant une synthèse qui ne fuit pas la subjectivité, l'auteur nous donne une image du Brésil un tant soit peu en trompe l'œil, car certains groupes sociaux trouvent bien plus grâce à ses yeux que d'autres, vus de façon très ambivalente, voire complètement ignorés

Défense et illustration des pionniers Paulistes

On a déjà dit que São Paulo est présentée de façon très favorable. On a toutefois du mal à faire coïncider l'image de la ville d'aujourd'hui avec que l'on en disait il y a un peu plus d'un siècle et demi: « La ville de Saint-Paul est située sur une éminence agréable, environnée de trois côtés par des prairies basses, et baignée de petits ruisseaux très clairs qui forment presque une île dans la saison pluvieuse, et vont se réunir dans la jolie rivière de *Tietis* ou *Tieté* ». On sait d'autres sources (textes, dessins et – un peu plus tard – photographies) que cette description est exacte, c'est la croissance explosive de la ville après l'arrivée du chemin de fer qui la rend presque irréelle : en 1872 la ville n'avait encore qu'un peu plus de 30 000 habitants.

L'auteur a une si bonne opinion de São Paulo qu'il éprouve le besoin de la défendre contre les critiques qui lui sont faites, sans bases sérieuses selon lui: « La position écartée de Saint-Paul, et les difficultés que le gouvernement a longtemps opposées aux voyages dans l'intérieur, sont cause que cette ville est rarement visitée par des étrangers, dont l'apparition y est même regardée comme un événement. De là viennent sans doute aussi les récits fabuleux sur l'ignoble origine des *Paulistes* et sur leur caractère farouche ».

On peut supposer qu'il s'agit ici d'une allusion aux *Bandeirantes*, explorateurs et chasseurs d'esclaves, dont les itinéraires sont évoqués à propos du Taquari « belle rivière fréquentée tous les ans par des flottilles qui viennent de Saint-Paul pour aller à Cuyaba ». Ceux-ci avaient une réputation de férocité, justifiées par le traitement qu'ils faisaient subir aux Indiens qu'ils pourchassaient pour les réduire en esclavage. Selon l'auteur, « ces récits, répandus par les jésuites du Paraguay, ont été complètement réfutés de nos jours par un membre éclairé de l'académie royale des sciences de Lisbonne, Fr. Gaspar da Madre de Deos », qui réfute l'idée que la ville a été fondée par une « bande d'aventuriers espagnols, portugais, métis et mulâtres fuyant de diverses parties du Brésil pour former ici une république de brigands ». Cet éminent académicien rétablit la primauté, dans la fondation de la ville, des « des Indiens de Piratininga et des Jésuites » et « nie que les Paulistes aient jamais vécu de brigandage. L'élévation de leur caractère, dit-il, la délicatesse de leurs sentiments, leur susceptibilité sur le point d'honneur, leur probité, leur industrie, leur esprit public, ne sauraient être un héritage transmis par des gens de rien et des vagabonds ». Et le texte conclut cette discussion par un argument qu'il juge – semble-t-il – décisif: « Citons un fait. Il y a un siècle environ, l'un de leurs gouverneurs, noble de naissance, avait eu une intrigue avec la fille d'un artisan. La ville entière embrassa la cause de la jeune personne, et le gouverneur fut obligé de réparer son honneur en l'épousant ».

On peut ne pas être totalement convaincu, mais l'on ne peut contester la place qui est faite aux Paulistes dans la formation du territoire brésilien: « Parmi tous les colons du Brésil, les Paulistes se sont signalés autrefois par leur esprit entreprenant, audacieux, infatigable, et par cette ardeur pour les découvertes qui distingua jadis les Portugais parmi les nations de l'Europe. Au lieu de cultiver paisiblement leur beau territoire, ils parcoururent le Brésil dans toutes les directions. Ils se frayèrent de nouvelles routes à travers des forêts impénétrables, en portant leurs provisions avec eux; ils ne se laissèrent arrêter ni par les montagnes, ni par les rivières, ni par les déserts, ni par les naturels anthropophages qui partout leur disputaient le terrain. C'est à eux surtout qu'est due la découverte de toutes les mines les plus riches, qu'ils ne se

laissèrent enlever qu'à regret, et pas toujours sans opposition, par le gouvernement. Aujourd'hui encore c'est sur leur énergie que repose la sûreté du Brésil occidental ».

D'autres habitants du pays ne bénéficient pas du même traitement favorable, à commencer par ses occupants originaux.

Une vision ambiguë des Indiens

Le texte ne reconnaît que rarement que les premiers habitants du pays étaient les Indiens, mais leur réserve tout de même l'appellation de « brésiliens », par exemple à propos de la langue Tupi-Guarani, « habituellement désignée sous le nom de langue brésilienne ». Il note toutefois que « quelques unes des nombreuses tribus concentrées jadis sur les bords fertiles du Paraguay ont été dispersées ou anéanties par les Espagnols et les Paulistes portugais; d'autres, à l'approche des usurpateurs étrangers, se sont retirées dans des contrées moins favorisées par la nature ».

Cette retraite forcée vers les régions reculées ne s'est pas faite sans lutte, ni sans courage, car « malgré la grande inégalité des armes, les Brésiliens ne reculèrent jamais », « Brésiliens » désignant ici encore les Indiens. Mais quelques lignes plus bas ils ne sont plus que des « Indiens du Brésil » qui « estiment principalement la force du corps et la férocité ». Ce même thème de la vaillance et du courage revient à de nombreuses reprises, non sans ambiguïtés. Parfois ce courage est admiré sans restrictions, et parlant des Goitacazes, l'auteur écrit « les habitants des contrées d'Ouetacazes [...] sont si vaillants [...] qu'ils préfèrent la mort à la honte d'être vaincus. Il leur est impossible de vivre un seul moment dans l'esclavage: aucune nation brésilienne (*sic*), ni même européenne, ne peut se vanter de les avoir vaincus ». Ailleurs il est clair que sa préférence (ou celle des auteurs qu'il cite ou sur lesquels il s'appuie) va à des peuples plus dociles: « Les *Carigais*, les plus paisibles indigènes », « Les *Petivares*, au nord-est du Brésil, sont hospitaliers et cultivateurs. Les *Mologagos* [...] ressemblent, dit-on, aux Allemands par la blancheur de leur peau et par leur haute stature ». D'autres, en revanche, ont mauvaise réputation: « Plus à l'ouest, demeurent des sauvages appelés *Bougueres*, qui troublent quelquefois la paix des habitations les plus reculées », « La baie de San-Francisco³ est riche et peuplée tout autour; mais les habitants ne peuvent pas s'étendre dans l'intérieur des terres dans la crainte des Indiens, qui pillent les propriétés situées même aux portes de la ville ».

Le point de vue est donc clairement celui des Blancs qui cherchent à occuper le territoire et qui craignent encore des révoltes sanglantes comme celle que connut Belém le 14 avril 1835, qui « devint alors le théâtre d'un carnage horrible dans lequel les blancs, qui ne purent se réfugier sur les vaisseaux étrangers et nationaux qui se trouvaient dans le port, furent massacrés. Un grand nombre de maisons furent aussi brûlées et pillées ».

Cette crainte fait revenir à la surface les antiques terreurs, celles des sauvages cannibales, que mentionnaient déjà les navigateurs du XVI^e siècle: « Les Pourys [...] se battent encore contre les Portugais, et, selon un témoin oculaire, ils dévorent leurs prisonniers après les avoir fait rôtir ». Les débats de la même époque entre colons et prêtres se poursuivent: « Les Portugais ne parlent qu'avec effroi des naturels du Brésil, qu'ils désignent généralement sous le nom d'anthropophages: cependant les Jésuites, à force d'application et de patience, étaient parvenus à en faire des êtres sociables, bons, doux et dociles comme des enfants ».

Mais ces Indiens acculturés ne trouvent pas grâce aux yeux de l'auteur, parlant des « demi-civilisés » et s'appuyant sur le récit de Mawe, il écrit: « ils habitent dans les forêts, et paraissent y mener une vie fort misérable, n'ayant pour subsister que des racines, des fruits sauvages et le produit de leur chasse [...] Ils avalent les viandes à peu près crues, sans se donner seulement la peine de plumer ou de vider la volaille. Ils aiment avec passion les liqueurs spiritueuses, il est dangereux de leur en offrir. Du reste,

³ Aujourd'hui São Francisco do Sul, dans l'État du Santa Catarina

ils ne montrent aucune humeur farouche, mais ils ont une grande aversion pour la culture des champs. Rarement on en voit un d'eux servir en qualité de domestique, ou se livrer à un travail salarié. L'or et les pierres précieuses dont le pays abonde n'ont aucun attrait pour eux ».

À cela, deux solutions sont proposées, la fermeté et la douceur. « Une proclamation qui fut faite par dom Pedro les invite à se réunir dans des villages, et à se faire chrétiens, el leur offrant la protection du gouvernement avec la jouissance complète des droits et privilèges accordés à ses autres sujets: en cas de refus, ils sont menacés d'une guerre d'extermination ». Ou encore « Cette nation, autrefois l'ennemie implacable des Portugais et de tous les autres peuples de l'Europe et du Brésil, conserve encore à présent son indépendance entière, quoique dans un état d'amitié parfaite avec ses voisins, les habitants du district de Campos dos Ouctacazes dans la province de Minas-Geraes. La douceur et la générosité ont soumis ces cœurs qui bravaient la mort ». Ambiguïté encore, pas si différente de celles que d'autres pays vivaient, à la même époque ou quelques décennies plus tard, face à leurs minorités indigènes, que ce soient États-Unis, l'Australie ou l'Argentine.

Les grands absents, les Noirs

Si les Indiens sont vus de façon ambiguë, suscitant des réactions qui vont de la terreur au mépris, ils sont néanmoins mieux traités qu'un autre groupe, pourtant bien plus nombreux et central dans l'économie du pays, les Noirs, esclaves ou affranchis, qui sont pratiquement absents du texte.

Ils n'y apparaissent qu'une fois en tant que tels, lors de la description d'Ouro Preto, dont on nous dit qu'elle a de « 9 à 10 000 habitants, parmi lesquels il y a plus de blancs que de noirs ». Ils sont parfois présents par leur absence même, comme lorsque la conclusion dit « tout nous porte à admettre que le Brésil représente 5 340 000 habitants, sur lesquels il y a plus d'un million de Portugais », ce qui nous amène à nous demander qui peuvent être les autres. Le tableau final est plus explicite quand il compte plus de deux millions de « Noirs » (tableau n° 2, en bas à gauche) et mentionne pour la Province de Minas-Geraes « 900 000 habitants, dont 200 000 de couleur ».

Le mot « africain » n'apparaît que deux fois, une fois la « transmigration de quelques peuplades africaines » est évoquée indirectement à propos de la végétation « sur trente plantes recueillies dans le Benguela et l'Angola en Afrique, une seule s'est trouvée ne pas croître aux environs de Rio-Janeiro ». Une seconde fois, une note de bas de page commence par « voici les mots brésiliens qui nous ont présente des analogies avec les idiomes africains », sans mentionner les nombreux mots tirés des langues africaines passées directement dans le portugais du Brésil (*bunda, cachaça, cafundó, cafuné, dendê, fubá, moleque*, etc.).

D'autres mentions, rapides, les montrent pourtant au travail, ici et là, au détour d'une description, mais sans parler d'esclavage: « Lorsqu'un des journaliers nègres employés au lavage trouve un diamant d'un *octavo* ou de 17 carats et demi, il est couronné de fleurs et conduit en procession chez l'administrateur, qui l'habille à neuf et lui achète sa liberté ». Seule cette mention de l'achat de sa liberté permet de deviner que ce « journalier » était un esclave. De la même façon l'insalubrité de leurs conditions de travail (on estime que l'espérance de vie d'un esclave, une fois arrivé au Brésil, était en moyenne de sept ans) n'est évoquée qu'obliquement: « il paraît même que la plante [l'indigo] d'où on le tire possède des qualités vénéneuses, puisque les nègres qui en préparent les feuilles tombent facilement malades ». Ici encore il faut pouvoir lire « en creux » ce que le texte ne dit pas, comme quand il mentionne que le tabac de Bahia « forme une partie essentielle de la cargaison des vaisseaux qui veulent traiter de l'or, de l'ivoire, de la gomme et de l'huile avec plusieurs places de la Guinée et de l'Afrique en général »: dans les échanges du Brésil, le tabac servait de monnaie d'échange contre des

esclaves africains, bien plus que contre les marchandises citées, peu demandées dans le pays.

Sans doute l'auteur, à supposer qu'il l'ait souhaité, n'était-il pas en état de condamner l'esclavage, dont on rappellera qu'il n'était pas alors illégal dans les possessions d'outre-mer française, son abolition définitive ne datant que de 1848. Du moins évite-t-il toute connotation raciste, à l'exception de celle que – curieusement – il met dans la bouche de populations indiennes: à propos des Boutocoudys (Botucudos), il est dit qu'« ils ont surtout une haine implacable contre les nègres, qu'ils regardaient, dans le commencement, comme une espèce de grands singes, et qu'ils mangeaient avec un appétit particulier »

In fine, les espoirs politiques projetés sur un monde lointain

Le chapitre se termine par des regrets de ne pas pouvoir préciser davantage la nature du nouveau régime politique du pays: « nous aurions voulu terminer cette description rapide et imparfaite d'un pays encore mal connu, par quelques notions certaines sur les forces politiques du nouvel empire dont il est le siège. Mais les matériaux complets et authentiques manquent encore ».

Moins que de renseignements certains, l'auteur semble manquer de points de référence face à ce régime hybride, où les critères européens s'appliquent mal. Le régime est décrit comme une monarchie constitutionnelle, où la Constitution du 25 mars 1824 – et l'on sent ici une pointe d'envie – « consacre la liberté individuelle et religieuse, le libre exercice de l'industrie, et la liberté limitée de la presse ». Il relate la crise de 1831, qui mena à l'abdication de Pedro I^o, qui avait tenté de renforcer ses pouvoirs, et abdiqué en faveur de son fils. Celui-ci arriva au pouvoir (officiellement du moins) sous le nom de Pedro II en 1840, à 15 ans, si bien que la nature du régime était plus difficile encore à définir au moment de la rédaction de ce texte.

Ne restait donc à l'auteur, fidèle en cela à la mémoire de Conrad Malte-Brun, qui quitta son Danemark natal pour la France révolutionnaire et napoléonienne, qu'à prévoir pour le Brésil un régime plus démocratique: « Mais ne doit-on pas pressentir que les destinées du Brésil seront tôt ou tard remises en question? L'exemple des républiques de l'Uruguay, du Rio-de-la-Plata, de Bolivie, du Pérou et de la Colombie, qui, au sud, à l'ouest et au nord, bornent cet empire, doit agir sur l'esprit des Brésiliens; ils voudront peut-être éviter d'être exposés à ce que leur jeune empereur n'ait un jour, comme son père, la témérité de repousser le vœu public pour chercher un appui incertain sur la force des baïonnettes: alors on verrait le peuple de ce nouvel empire ériger ses provinces en États confédérés. Les monarchies constitutionnelles s'établiront un jour dans toute l'Europe; le Nouveau-Monde semble être le domaine des gouvernements républicains.

Les convictions républicaines de Malte-Brun sont donc reprises par son successeur, qui reporte sur la lointaine Amérique du Sud les espoirs républicains, alors bien tenus dans une Europe dominée par les monarchies issues du Congrès de Vienne. En cela aussi ce texte est actuel, annonçant des époques plus récentes où la figure, quelque peu mythifiée de Lula (après celle de Che Guevara, à côté de celles d'Evo Morales ou d'Hugo Chavez), consolent les militants déçus par la persistance au pouvoir, en Europe, de régimes qu'ils jugent réactionnaires.

Décidément, le Brésil – plus encore que ses voisins – n'en finit pas de servir de miroir à l'Europe, d'alimenter ses rêves exotiques et de lui renvoyer son image, pour le meilleur et pour le pire.

Bibliographie

- Costa, Maria de Fátima, "De Xarayes ao Pantanal: a cartografia de um mito geográfico", Revista do IEB n° 45, p. 21-36, set 2007, <http://www.revistasusp.sibi.usp.br/pdf/rieb/n45/a03n45.pdf>, consulté le 13/12/2009
- Conrad Malte-Brun
http://fr.wikipedia.org/wiki/Conrad_Malte-Brun, 16/11/2009
- Ferras, Robert, *Les Géographies universelles et le monde de leur temps*, GIP Reclus, 1989
- Godlewska, Anne, "L'influence d'un homme sur la géographie française: Conrad Malte-Brun (1775-1826)", *Annales de Géographie*, 1991, Volume 100, Numéro 558, p. 190-206
- Malte-Brun, Conrad, *Précis de la géographie universelle ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau d'après les grandes divisions naturelles du globe*. T. 6, au bureau des publications illustrées (Paris), 6 vol.: fig., dépl.; in-8, 5^e édition 1845-1847. Collaborateur: Huot, Jean-Jacques-Nicolas (1790-1845), Bibliothèque nationale de France, <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37309723m/description> <http://gallica2.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k364782>, consulté le 13/12/2009

PRÉCIS
DE LA
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE

OU
DESCRIPTION DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE
SUR UN PLAN NOUVEAU

D'APRÈS LES GRANDES DIVISIONS NATURELLES DU GLOBE;

suivie

DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,
ET D'UNE THÉORIE GÉNÉRALE DE LA GÉOGRAPHIE NATURELLE,
PHYSIQUE ET POLITIQUE;

ACCOMPAGNÉE

DE CARTES, DE TABLEAUX ANALYTIQUES, SYNOPSIS, STATISTIQUES ET ÉLÉMENTAIRES,
ET D'UNE TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE LIEUX, DE MONTAGNES,
DE RIVIÈRES, ETC.

PAR MALTE-BRUN.

CINQUIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE, MISE EN ORDRE ET SUPPLÉMENTÉE, ET ACCROISSÉE
DE TABLES DES MONTAGNES, RIVIÈRES, ETC.

PAR M. J.-J.-N. HUOT,

Membre de plusieurs Sociétés savantes
nationales et étrangères; correspondant de ces sociétés, et l'un des collaborateurs
de l'Encyclopédie méthodique et de l'Encyclopédie moderne, etc.

TOME SIXIÈME.

DESCRIPTION DES DEUX AMÉRIQUES, OCÉANIE.

TABLE GÉNÉRALE.

PARIS

AU BUREAU DES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES,
RUE DU BATTOIR SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 10.

1845.